



Qu'est-ce que vous avez donc fait de Zéphyr? — Page 134, col. 3.

Aucun de ses mouvements n'échappa au regard investigateur de Pitou

— Vous avez quelque chose à me dire, mademoiselle Catherine? demanda-t-il.

— Moi?... non, rien; vous vous trompez, mon cher Pitou, répondit la jeune fille d'une voix altérée.

Pitou fit un effort.

— C'est que, voyez-vous, dit-il, mademoiselle Catherine, si vous aviez besoin de moi, il ne faudrait pas vous gêner.

Catherine réfléchit ou plutôt hésita un instant.

— Mon cher Pitou, dit-elle, vous m'avez prouvé que, dans l'occasion, je pouvais compter sur vous, et je vous en suis bien reconnaissante; mais, une seconde fois, je vous remercie.

Puis elle ajouta à voix basse :

— Il est même inutile que vous passiez cette semaine à la poste; de quelques jours je ne recevrai pas de lettres.

Pitou fut près de répondre qu'il s'en doutait; mais peut-être voulut-il voir jusqu'où irait la confiance de la jeune fille envers lui.

Elle se borna à la recommandation que nous venons de dire, et qui avait tout simplement pour but de ne point faire faire tous les matins à Pitou une course inutile.

Cependant, aux yeux de Pitou, la recommandation avait une plus haute portée.

Ce n'était point pour Isidore une raison de ne pas écrire que d'être revenu à Paris.

Si Isidore n'écrivait plus à Catherine, c'est qu'il comptait la voir.

Qui disait à Pitou que cette lettre datée de Paris, et qu'il avait déposée le matin même, dans le saule creux, n'annonçait pas à Catherine l'arrivée prochaine de son amant? Qui lui disait que ce regard perdu dans l'espace lorsqu'il était apparu, et que sa présence avait ramené sur lui-même, ne cherchait pas, à la lisière de la forêt, quelque signe qui indiquât à la jeune fille que son amant était arrivé?

Pitou attendit pour donner tout le temps à Catherine de débattre avec elle-même si elle avait quelque confiance à lui faire; puis, voyant qu'elle gardait obstinément le silence :

— Mademoiselle Catherine, dit-il, avez-vous remarqué le changement qui se fait chez monsieur Billot?

La jeune fille tressaillit.

— Ah! dit-elle, répondant à une interrogation par une autre interrogation, avez-vous donc remarqué quelque chose, vous?

— Mademoiselle Catherine, dit Pitou en branlant la tête, il y aura bien sûr un moment, quand cela? je n'en sais rien! où celui qui est cause de ce changement passera un mauvais quart d'heure; c'est moi qui vous dis cela, entendez-vous?

Catherine pâlit.

Mais, n'en regardant pas moins fixement Pitou:

— Pourquoi dites-vous *celui* et non pas *celle*? demanda la jeune fille? C'est peut-être une femme et non un homme qui aura à souffrir de cette colère cachée...

— Ah! mademoiselle Catherine, dit Pitou, vous m'effrayez! Avez-vous donc quelque chose à craindre?

— Mon ami, dit tristement Catherine, j'ai à craindre ce qu'une pauvre fille qui a oublié sa condition, et qui aime au-dessus d'elle, peut craindre d'un père irrité.

— Mademoiselle, dit Pitou, hasardant un conseil, il me semble qu'à votre place...

Il s'arrêta.

— Il vous semble qu'à ma place? répéta Catherine.

— Eh bien! il me semble qu'à votre place... Ah! mais non, dit-il vous avez failli mourir pour une simple absence qu'il a faite; s'il vous fallait renoncer à lui, ce serait pour en mourir tout à fait, et je ne veux pas que vous mouriez... Dussé-je vous voir malade et triste, j'aime encore mieux vous voir ainsi que là-bas... au bout du Pleux...

Ah! mademoiselle Catherine, c'est bien malheureux, tout cela!

— Chut! dit Catherine, parlons d'autre chose ou plutôt ne parlons pas du tout, voici mon père!

Pitou se retourna dans la direction du regard lancé par Catherine, et vit en effet le fermier qui s'avancait au grand trot de son cheval.

En apercevant un homme près de la fenêtre de Catherine, Billot s'arrêta; puis, sans doute reconnaissant celui auquel il avait affaire, il continua son chemin.

Pitou fit quelques pas au-devant de lui, souriant à sa venue, et tenant son chapeau à la main.

— Ah! ah! c'est toi, Pitou? dit Billot. Viens-tu nous demander à dîner, mon garçon?

— Non, monsieur Billot, dit Pitou, je ne me permettrais pas cela; mais...

En ce moment il lui sembla qu'un regard de Catherine l'encourageait.

— Mais quoi? reprit Billot.

— Mais... si vous m'invitez, j'accepterais.

— Eh bien! dit le fermier, je t'invite.

— Alors, répondit Pitou, j'accepte.

Le fermier donna un coup d'éperon à son cheval, et rentra sous la voûte de la porte cochère.

Pitou se retourna vers Catherine.

— Était-ce cela que vous vouliez me dire? demanda-t-il.

— Oui... il est plus sombre encore aujourd'hui que les autres jours!

Puis, elle ajouta tout bas :

— Oh! mon Dieu! est-ce qu'il saurait?...

— Quoi, mademoiselle? demanda Pitou, qui, si bas qu'eût parlé Catherine, avait entendu.

— Rien, dit Catherine en se retirant dans sa chambre et en fermant sa fenêtre. Entrez!

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.